

Revivre Fukushima ? Non merci !

Par Georges Nguyễn Cao Đức JJR 65

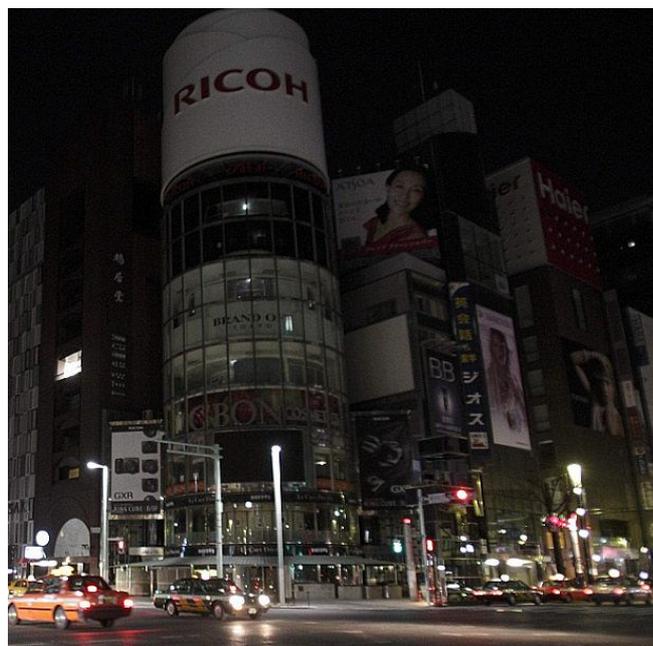
C'est en lisant le Japan Times sur internet hier, le 2 mars, que je me suis rappelé que l'un des épisodes les plus marquants de ma vie s'est déroulé totalement par hasard au Japon, en 2011, avec le drame de Fukushima. Pour une fois, je voulais avoir un double plaisir en compagnie de Natsuki : cumuler au Japon éventuellement l'éclosion des cerisiers (c'était quand même un peu tôt) avec le *Hanatoro*, fête de Kyoto durant laquelle et pour 2 nuits tout Gion (la vieille ville de l'ancienne capitale nippone) n'est éclairée qu'aux lanternes le soir, comme à Hôi An certains jours, au Viet Nam.

Le 10 mars 2011, après quelques jours à Tokyo avec ma belle-famille, et après la soirée du 9 mars en compagnie d'un couple de Japonais que nous aimions énormément depuis une décennie à l'époque, nous prenons le shinkansen pour Kyoto. Le 11 mars, jour de la catastrophe, nous déjeunons dans l'un des meilleurs ramen-ya de Kyoto, presque directement sur le fameux marché Nishiki, puis nous passons à Gion. Au réveil ce matin là, j'avais initialement fait part à Natsuki de sensations étranges : en me levant j'avais eu un bourdonnement à l'oreille assez bizarre. Elle m'a d'abord regardé sans répondre, puis lâcha simplement "*Normal, nous avons eu un petit tremblement de terre, et tu n'as rien deviné alors que j'ai tout ressenti car habituée, je ne voulais pas t'effrayer*". J'ai appris de sa part - bien après - qu'elle avait deviné qu'un grand tremblement de terre allait peut-être survenir (les Nippons y sont accoutumés), sans savoir où cela allait être.

Pour des besoins naturels suite au bouillon au lard brûlé trop riche du ramen de midi, Natsuki et moi entrons dans un café. A la sortie des toilettes, coup de canon: des images effroyables à la télévision allumée dans la salle, devant les visages effarés des quelques clients. La NHK (télévision nationale) venait d'interrompre ses émissions pour diffuser en direct les premières images du tremblement de terre d'abord. Juste après arrivèrent celles de la vague monstrueuse sur la côte, à 250 kms au nord de Tokyo, région de Sendai et Fukushima. Sept ans après, ces images me donnent encore un malaise quand je les revois sur internet. Ces photos et vidéos montrant également Tokyo touchée par les 2 phénomènes, Natsuki prit son téléphone et appela immédiatement sa mère, vivant seule à Tokyo. Pas de réponse. Natsuki resta imperturbable, mais de ce moment jusqu'à tard dans la nuit, elle appela – sans succès – ma belle-mère et ma belle-soeur.

Ginza sans lumière à Tokyo 2 semaines après Fukushima →

Nous décidâmes alors de revenir sur Tokyo dès le matin suivant, le 12 mars. Hélas aucun train n'était disponible jusque dans l'après-midi, car le réseau ferré autour de Tokyo était en cours de contrôle après le tremblement de terre. Natsuki restait toujours imperturbable. Le temps d'arriver à Tokyo et il était déjà 19h.



Quitter les quais fut l'occasion de voir à quel point un lieu est effrayant sans éclairage. La veille au soir, le gouvernement avait ordonné l'abandon de l'éclairage normal au profit d'un éclairage réduit comme en temps de guerre. Les quais non éclairés faisaient peur, et les rares voyageurs étaient aussi désespérés que nous. Quittant la gare avec soulagement car le parvis était un peu moins pauvre en lumière, nous prîmes un des très rares taxis présents à l'arrêt. Le trajet longeait entre autres lieux le parc du palais impérial mais un lampadaire sur 3 ou 4 seulement était allumé, et à très faible puissance. Au cours du trajet, le chauffeur du taxi raconta à ma femme ce qui lui était arrivé personnellement la veille lors du tremblement de terre : il était sur l'une des nombreuses autoroutes urbaines surplombant les rues de Tokyo. Son taxi a failli tout simplement percuter la rambarde et potentiellement tomber sur la rue en dessous quand l'autoroute urbaine a tremblé. Il n'avait pas raconté cela à sa femme pour ne pas l'effrayer. Habitude de prendre sur soi et garder pour soi, bien nippone. La traversée de Shinjuku fut étrange : tout était éteint et fermé sauf l'éclairage public réduit. Des piétons, de ci de là, et c'était tout. L'opposé absolu de ce que les JJR ont vu avec nos voyages de l'AEJJR quelques années plus tard..

Le Rose Garden Hotel dans la partie ouest de Shinjuku nous revit sous le regard étonné de la réceptionniste que nous avions quittée moins de 48 heures auparavant. Le restaurant de l'hôtel avait fermé depuis la catastrophe, et pour cause : sur ordre gouvernemental, tout l'approvisionnement alimentaire avait été instantanément dérotté vers la région de Sendai/Fukushima. Cherchant un peu de nourriture dans la supérette Family Mart voisine, nous découvrîmes que les rayons alimentaires étaient quasi-vides après le non-rapprovisionnement et la razzia des tokyoïtes. Le dîner fut frugal : des « crackers » de riz soufflé (« senbai ») et des tranches de pain de mie, arrosés de bière dont il restait des cannettes au distributeur automatique de l'hôtel. Nous découvrîmes d'ailleurs que la réceptionniste était elle-même bloquée à l'hôtel depuis la catastrophe : les trains de banlieue ne fonctionnaient désormais que par rotation selon la banlieue, pour économiser l'électricité défilante donc rationnée, et ce, pour au moins une semaine

Ma femme manipulant son téléphone n'obtenait toujours pas sa famille. Ce ne fut qu'au moment de se coucher qu'un SMS arriva ; le message de ma belle-mère était laconiquement nippon : « Immeuble a bougé 3 mn; je vais bien ». Natsuki perdit instantanément son imperturbabilité, arriva à sourire, et appela sa mère. Le réseau téléphonique filaire n'était pas encore

rétabli totalement mais le réseau hertzien fonctionnait déjà peu de temps après le tremblement de terre : efficacité japonaise démontrée de nouveau. Du coup je décidai de me connecter sur internet avec mon PC portable. Bien m'en prit : tout ce que le gouvernement japonais était réticent à dire était exposé clair et net sur la TV et à la radio européennes, car je restais constamment sur les stations internet de France2 ainsi que de France3 : non seulement le tremblement de terre a été extrêmement sérieux (au sommet de l'échelle de Richter), mais le raz-de-marée a été effroyable car balayant et noyant des localités entières, l'armée japonaise commençait à se mettre en route vers la région dévastée pour secourir la population, le réacteur nucléaire de Fukushima était incontrôlable car ayant subi l'assaut de la mer, un nuage radioactif commençait à se former, la marine nationale japonaise commençait à parcourir la côte Est touchée pour secourir ceux en mer. De quoi mal dormir. Cette nuit-là, ma femme et moi sommes allées au lit avec les papiers fondamentaux près de nos têtes : passeports etc.

La gifle me réveilla au milieu de la nuit, et je compris pourquoi Natsuki me réveillait de cette manière : devant mes yeux effarés, les rideaux de la fenêtre se baladaient de gauche à droite tandis que je voyais nettement les murs de l'immeuble vaciller par rapport aux bâtiments proches : la fenêtre était restée non voilée, en cas de coupure d'électricité suite à une réplique. Nous étions bien au milieu d'une réplique de tremblement de terre. La réplique, souvent aussi forte que la secousse initiale, et en général multiple et sur plusieurs jours, suit systématiquement un tremblement de terre majeur, ce qui était le cas. Les jours et nuits suivants, ces répliques se produisirent encore, une fois au cours d'un échange d'e-mails avec des camarades s'inquiétant à Paris pour moi. En me tirant hors du lit, Natsuki avait son pied qui bloquait la porte de la chambre : les cours antisismiques donnés aux écoliers nippons étaient restés intacts en mémoire chez ma femme. Je ne suis resté à moitié nu dans le couloir de l'étage en compagnie de quelques clients aussi dévêtus que nous – même les femmes - que deux ou trois minutes, car ma femme me dit de finalement rentrer dans la chambre. Les immeubles de Shinjuku étaient en effet tous antisismiques. Dans l'impossibilité de fermer l'œil ensuite, je me suis reconnecté sur internet ; tout avait empiré, et le gouvernement français annonçait l'arrivée de 2 avions spéciaux pour rapatrier les ressortissants français et leur famille.

Au matin suivant, celui du 13 mars, nous décidâmes de rester constamment dehors jusqu'au soir. A tout hasard. Ayant fait valider nos billets de retour sur vol ANA dès l'arrivée à Tokyo et connaissant la précision nippone, je n'avais pas de soucis pour le vol du retour...à condition qu'il y ait effectivement un vol ! Un appel téléphonique au consulat de France me renseigne sur les avions de rapatriement annoncés par Paris mais qui ne sont finalement jamais arrivés à Tokyo. Velléité et pusillanimité françaises ? Ce jour-là, nous marchâmes un peu partout dans Tokyo étrangement vidé de ses touristes occidentaux : on ne voyait plus aucun Européen ou Nord-Américain dans les rues qui étaient particulièrement vides de piétons. Nous apprîmes que les Occidentaux avaient quitté leurs hôtels pour aller littéralement camper dans les 2 aéroports tonyoïtes : Haneda et Narita. Inutilement d'ailleurs : il n' y avait plus aucun vol de ou vers Tokyo. Quant aux expatriés travaillant au Japon, ils avaient tout simplement décidé – pour beaucoup d'entre eux – de quitter unilatéralement leur travail pour se réfugier temporairement dans les hôtels d'Osaka et d'Okinawa, alors que leurs collègues nippons restaient à leur poste de travail. En effet, la nouvelle terrible se répandait, annoncée par tous les médias occidentaux que je consultais matin et soir et confirmée par des chercheurs dans les institutions internationales de surveillance, mais jamais confirmée ni commentée par le gouvernement japonais : Tokyo allait être dès le 14 mars sous le nuage radioactif déclenché par le réacteur accidenté de Fukushima.

Même maintenant, je ne peux oublier l'angoisse de l'attente de la radioactivité, sans parler des rues vides de Tokyo le jour, et les soirs dans les rues encore plus désertes et sans annonce ni publicité lumineuse, lors de cette catastrophe. Nous avons pris la décision de jouer à fond les touristes – que pouvions-nous faire d'autre – une fois que la compagnie ANA a reconfirmé définitivement le vol de retour prévu le 17. Nous sommes restés dans la rue chaque jour, marchant tout le temps – la seule ligne de métro Yamanote de la zone centrale de Tokyo fonctionnait normalement à cause du rationnement électrique - ce qui signifie d'ailleurs que quoiqu'il en ait été, Natsuki et moi avons été partiellement irradiés pendant 2 jours, dans la rue. Un souvenir marquant : nous avons croisé un soir une équipe de télévision française sur le trottoir près de la Mairie de Tokyo et dont le reporter très connu en France était en train de décrire la situation soit-disant « apocalyptique » régnant à Tokyo : mensonge manifeste, car tout était au contraire calme. Depuis, ma méfiance des journalistes est encore plus vive. Durant ces journées où nous vivions au jour le jour – les « konbini »(supérettes) étaient vidées par la population, quelques restaurants ouverts ne l'étaient que quelques heures chaque jour, avec un menu des plus réduits à cause du rationnement – j'ai pu apprécier profondément Tokyo, car il fallait absolument oublier la situation. De là mon amour renforcé pour cette ville ainsi que pour Kyoto, et de là mon lien indéfectible avec les Japonais, n'étant jusqu'alors et simplement « que » marié à une Japonaise.

Le jour du retour, l'autocar pour Narita était presque vide : les étrangers étaient déjà en train de camper dans les aéroports. La vision des couloirs de l'aéroport fut surréaliste : des sacs de couchage par terre et partout, sur lesquels des touristes étrangers traînaient en attendant des places d'avions, des queues interminables devant les guichets dans une atmosphère assez odorante je dois le dire, au lieu de la propreté étincelante du temps normal, et en dépit des efforts du personnel pour discipliner ces personnes inquiètes et plus que bruyantes. La presse a rapporté que ce fut à partir de ce moment que les Japonais ont commencé à encore moins bien réagir face aux étrangers, les jugeant comme manquant de dignité face au manque ou au risque. Comme je comprends les Japonais, eux toujours calmes et dignes dans la pire adversité.

En tout cas, depuis cet épisode inoubliable, je regarde Natsuki d'un autre œil ; il a fallu une catastrophe vécue ensemble pour que je découvre la chance exceptionnelle que j'ai eue de la rencontrer et de maintenant terminer ma vie avec elle. Elle et moi n'avons aucune honte à le raconter : nous avons craqué chacun de notre côté à l'arrivée à Paris, une fois de retour dans notre appartement. Toute l'angoisse silencieuse accumulée est partie d'un coup, nous libérant d'une pression interne trop longtemps réprimée. Vous comprenez maintenant pourquoi, quand on me parle de Fukushima, je dis « non, merci ».

G.N.C.D.

Lire également du même rédacteur :

http://aejrsite.free.fr/goodmorning/gm120/gm120_RisquesImpermanenceHonneurAuxJaponais.pdf